

.....
Institut Claude-Nicolas Ledoux

Actes du colloque « Y a-t-il une architecture industrielle contemporaine ? »

.....
*Tenu à la Saline royale d'Arc-et-Senans, les
6 et 7 mai 1999*

3^e édition (PDF), mise en ligne en novembre 2001

1/5



Ouverture

Par Claude Parent, architecte

Jean-Michel Hoyet. - Nous allons demander à Claude Parent, architecte de renommée internationale, Grand Prix d'Architecture, de venir ouvrir ce colloque. Claude Parent n'est pas à proprement parler un spécialiste de l'architecture industrielle mais il a une expérience tout à fait unique en la matière puisqu'il a dirigé le plan architecture mis en place par EDF au moment de la construction de ses centrales nucléaires. Cette démarche, qu'il a dirigée pendant 15 ans, l'a conduit à véritablement regarder et traiter l'essentiel des points que nous aurons à aborder pendant ce colloque. A la suite de cela, il a réalisé lui-même deux centrales et, par la suite, d'autres projets industriels d'importance lui ont été confiés. Je pense que Claude Parent va pouvoir ouvrir ce colloque en nous donnant un éclairage forgé dans l'expérience.

Dans l'industrie, le maître d'ouvrage, qu'il soit public ou privé, se trouve placé, à un moment donné, devant la nécessité de traduire architecturalement l'outil de production. Je voudrais que l'on comprenne que c'est parfois pour lui un instant de très grande solitude et de très grande complexité.

L'évolution de la sensibilité de la société, la demande qu'elle formule sur le plan de la communication comme sur celui du respect de l'environnement, pousse l'architecture de l'outil industriel à ne plus se contenter du rôle d'enveloppe anonyme du process pour exprimer de plus en plus et même signifier le process, sans oublier, bien sûr, l'obligation d'insertion.

Dans sa recherche d'explicitation du produit fabriqué, l'architecture aiguise sa spécificité et, ce faisant, devient outil de communication pour l'industriel. C'est déjà une grande modification. Et si, à la Saline royale d'Arc-et-Senans, fut élaboré le rapprochement de l'outil de production, qu'on appelle l'usine, et de la matière première à traiter, bien qu'elle soit à quelques kilomètres, c'est-à-dire le gisement, et de la forêt, qui était destinée à fournir le bois de chauffe et qui était à proximité immédiate, si, par la suite, le charbon et l'acier, en extrapolant cette manière de faire, annexèrent des territoires entiers en créant, sans grand discernement, de véritables paysages industriels totalement inadéquats, on se trouve aujourd'hui face à une démarche de marketing où l'architecture contribuerait avant tout à l'image de marque du produit et de la firme.

Ce qui nous préoccupe donc dans ce colloque, face à cette transformation accélérée de l'industrie, face à un monde en mouvement, c'est d'analyser le positionnement de l'architecture industrielle au regard d'une confrontation nouvelle du maître d'ouvrage et du maître d'œuvre. Il ne s'agit plus seulement de s'attaquer à l'usine mouvoir ou à l'usine taudis, il ne s'agit plus seulement de s'efforcer à l'esthétique ou au bien-être ou de construire quelques nouveaux châteaux de l'industrie mais de dégager les nouvelles responsabilités de l'architecture industrielle dans une société qui se définit elle-même dans son ambition comme postindustrielle.

Le maître d'ouvrage se trouve confronté à une nouvelle donne où il se doit d'inventer, avec le maître d'œuvre, une nouvelle stratégie des rapports interactifs (homme, environnement, architecture, production et image), et ce, dans un monde où le prétexte à architecture est lui-même soumis à une mutation du concept dépassé de la durée à une mutation du sens du temps.

A ce sujet, l'expérience que j'ai vécue, et dont Hoyet vient de parler, avec EDF sur le nucléaire depuis 1974 jusqu'à il y a quelques années, me semble parfaitement d'actualité pour les raisons suivantes :

Premièrement, le challenge. Dans un premier temps, EDF m'a donné six mois pour le convaincre de la possibilité d'une architecture spécifique du nucléaire à l'encontre de la reconduction pure et simple des formes des centrales thermiques traditionnelles au fuel et au charbon, qui sollicitait l'intérêt de beaucoup de cadres d'EDF.

Deuxièmement, la mobilisation du pays et de son industrie autour du process nucléaire - ce qui ne se rencontre pas tous les jours.

Troisièmement, la délégation du pouvoir. Grâce au président Delouvrier, M. Michel Hug, qui était directeur de l'Équipement, donc constructeur des centrales, a permis à l'architecte de disposer d'un pouvoir direct dont la légitimité résidait seulement dans la pertinence de ses propositions, lesquelles étaient contrôlées en permanence par EDF.

Quatrièmement, la prise en compte de l'environnement, car, sur 100 hectares et 200 hectares, cette première exigence territoriale d'EDF était extrêmement forte et a débouché, par exemple, sur la présence de paysagistes et de coloristes conseils dès l'origine des études.

Cinquièmement : l'évolution du process. Pour des raisons économiques et sécuritaires, malgré une volonté très ferme de standardisation du bloc usine, le modèle évolua, ce qui fait qu'on compte, dans les 15 ans cités à ce jour, plus de six modèles.

Sixièmement, l'information en temps réel, ce qui est essentiel. Il fallut un an d'efforts pour convaincre les responsables EDF de communiquer au jour le jour les simples croquis de leurs études. C'était vraiment une révolution dans les esprits.

Septièmement et dernier principe : la confiance. EDF a fait montre vis-à-vis de l'architecte d'une confiance absolue, créant sous sa direction un Collège du nucléaire vers qui remontaient automatiquement tous les problèmes d'architecture, d'aménagement du site, d'implantation, de "paysagement", etc.

Si je me suis étendu un peu longuement sur cet exemple, c'est que, étant toujours d'actualité, il peut donc être considéré - j'ose vous le dire - comme une démarche exemplaire par sa durée (plus de 15 ans et encore maintenant), par la qualité des résultats et surtout par le pacte de confiance qui s'est établi entre le maître d'ouvrage EDF et les architectes. Cette confiance est essentielle, particulièrement dans l'architecture industrielle où les acteurs sont nombreux et viennent de mondes extrêmement différents, tant par la formation que par la nature des responsabilités.

A cause d'une insuffisance de rencontres, cette différence dresse trop souvent des barrières artificielles d'incompréhension mutuelle pour qu'on ne s'efforce pas de les abattre ou, mieux, de les empêcher de s'ériger en promouvant de nouvelles attitudes du maître d'ouvrage et du maître d'œuvre.

Au vu des thèmes prometteurs des tables rondes, qui balisent très bien - on le voit - le terrain de nos angoisses et de nos inquiétudes comme celui de nos espérances, ce colloque s'est donné pour mission de fournir à chacun des acteurs la liberté totale de parole et la possibilité de confronter directement les pratiques et les expériences... et les vœux de laisser nos armes et nos préjugés, si nous en avons, au vestiaire afin que nous élaborions en commun de nouvelles attitudes - c'est très souvent une question d'attitudes - favorables à l'invention d'une architecture industrielle en accord avec notre avenir, suivant d'autres méthodes de travail, parcourant d'autres chemins, découvrant d'autres expressions.

Sachant cependant qu'en groupe, le mal vient souvent de la recherche de l'exercice du pouvoir, je me permets de conseiller aux membres du colloque d'abandonner la formule traditionnelle : « Qui détient l'information dispose du pouvoir » pour la remplacer par : « Celui qui partage l'information légitime son pouvoir. » Merci beaucoup.

(Transcription Y. Gogue / juin 1999) Corrigé par l'auteur 26/07/99